15 février 2021

Quatre continents de poésie : indienne, arabe, américaine et russe. Amjad Nasser, Mohammed Bennis, Beat Attitude, Karina Borowicz, Boris Ryji, Novalis, Dana Gioia. Suivi de : Que reste-t-il de la poésie ?

Vidy-greniers de Chef-Boutonne, Deux-Sèvres.
Photo : T. Guinhut.

Quatre continents de poésie : indienne, arabe, américaine et russe.

Amjad Nasser, Mohammed Bennis, Beat Attitude, Karina Borowicz, Boris Ryji, Novalis, Dana Gioia.

Suivi de : Que reste-t-il de la poésie ?

Un Feu au cœur du vent. Trésor de la poésie indienne,
divers traducteurs, Poésie Gallimard, 2019, 336 p, 8,60 €.

Amjad Nasser : *Le Royaume d'Adam et autres poèmes,*
traduit de l'arabe (Jordanie) par Antoine Jockey, Sindbad Actes Sud, 2021, 176 p, 17,50 €.

Mohamed Bennis : *Fleuve entre des funérailles,*
traduit de l'arabe (Maroc) par Mostafa Nissabouri, L'Escampette, 2003, 112 p, 15 €.

Mohamed Bennis : *Vin,* **traduit par Bernard Noël, L'Escampette, 2020, 144 p, 16 €.**

Beat Attitude. Femmes poètes de la Beat Generation,
traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Analisa Mari Pegrum & Sébastien Gavignet,
Bruno Doucey, 2020, 224 p, 20 €.

Karina Borowicz : *Tomates de septembre,*
traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Juliette Mouléon, Cheyne, 2020, 178 p, 24 €.

Boris Ryji : *La Neige couvrira tout,* **traduit du russe par Jean-Baptiste Para, Cheyne, 2020, 96 p, 22 €.**

Novalis : *À la fin tout est poésie,* **traduit de l'allemand par Olivier Shefer, Allia, 2020, 272 p, 15 €.**

Dana Gioia : *Que reste-t-il de la poésie ?*
traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Renaud Toulemonde, Allia, 2021, 64 p, 6,50 €.

Vortex des mythes, la poésie poursuit au long de l'Histoire sa course comme l'expansion de l'univers. En tous temps et sur toutes les terres chantent les poètes. Et même si nous manque, en ces hasards de l'éditoriale actualité, l'Océanie, ce sont ici quatre continents qui viennent versifier. En une vertigineuse énumération, glissons de l'Inde immémoriale aux pays arabes, entre Jordanie et Maroc, avec Mohammed Bennis et Amjad Nasser, en passant par les Etats-Unis de la féminine Beat Generation et de Karina Borowicz, jusqu'à la Russie de Boris Ryji. Faut-il faire confiance au vers pieux de Novalis pour qui *À la fin tout est poésie* ? Car si l'art du poète a pu être paré d'un rare prestige, l'on est en droit de se demander avec Dana Gioia : *Que reste-t-il de la poésie ?*

Un sous-continent, immense, dépassant aujourd'hui le milliard d'habitant, usant de dizaines de langues, du sanscrit à l'anglais, de l'hindi au bengali, nanti d'une Histoire plus que millénaire, ne peut qu'avoir une riche tradition poétique. C'est à une gageure que se livre l'éditeur et préfacier Zéno Bianu en présentant une anthologie forcément partielle, et cependant brillante : *Un Feu au cœur du vent. Trésor de la poésie indienne.*

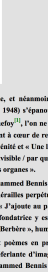
L'on ne s'étonnera pas qu'elle commence avec un mythe de la création du monde, dans le *Rig-Véda*, venu d'environ 1300 avant Jésus-Christ : « L'Ordre et la Vérité sont nés / de l'Ardeur qui s'allume ». La parole poétique est une approche de l'absolu. Eveil spirituel de siècle en siècle, la poésie sait également se faire intensément charnelle : « Faites-vous une demeure soit au bord du Gange, qui lave dans ses eaux les souillures de l'âme, soit entre les seins d'une jeune femme », conseille joliment Bhartrihari au VII[e] siècle.

Si le poète le plus connu en notre Occident est certainement Rabindranath Tagore (1861-1941), dont les « chants sont des bancs d'algues / qui ne se sont jamais arrêtés où ils ont vu le jour », c'est là l'occasion de découvertes lyriques étonnantes. Lisons Lokenath Bhattacharya (1927-2001) : « Depuis que j'ai posé ma main sur toi, comment pourrais-tu éviter d'être l'aimée, la rivière de la confluence ? ». À Lalan Fakir (1774-1890), qui sait que « le même jeu cosmique se joue dans le corps humain », répond en visionnaire celui qui connaît « le moment de la conflagration décisive du temps », Ayyappa Paniker (1930-2006). Plus près de nous, Pritish Nandy (né en 1951) confie : « tout ce que j'aime rencontre le brutal anonymat de la mort », en un tragique aphotisme.

Les quatrièmes de couvertures sont trop souvent dithyrambiques. Mais dans le cas d'Amjad Nasser (1955-2019), Jordanien passant pour « l'une des voix les plus originales de la poésie arabe contemporaine », il faut consentir à s'incliner face à cette création adamique. En une anthologie intelligemment mise au point et traduite avec soufflle par Antoine Jockey, ce ne sont pas seulement des thématiques arabes traditionnelles qui affleurent, mais plus largement universelles. De la création d'Adam à la ville de New York, mythe et Histoire se télescopent, en passant par la prise de Grenade et le mythe de Faust. Car il s'agit d' « Être le monstre qui gît dans la cage thoracique des fils d'Adam », de dénoncer « Après le 11 septembre […] l'année des faux prophètes et de leurs versets sataniques ».

Parfois l'art de la profuse énumération a quelque chose de borgésien : « Un jour je fus cette feuille qui tombe lentement, […] La rose qui s'est désignée lorsque l'automne l'a offerte / À son inspiratrice rousse, / Le tigre qui se croit libre alors qu'il est dans un enclos ». C'est là le premier poème du volume qui musarde parmi neuf recueils, et qui est l'un des derniers écrits, car cette anthologie inverse l'ordre chronologique, pour retrouver les « Louanges pour un autre café », de 1979.

Le plus souvent en vers libres, parfois en prose, cette poésie fait feu de tout genre : dialogue philosophique, récit, élégie, « loge du nombril », engagement politique humaniste, et « Conversation ordinaire sur le cancer », car le poète est bêtas mort d'un cancer au cerveau… En « langue méditerranéenne » ce recueil d'un « prophète sans religion ni adeptes » prend l'espace et la condition humaine à bras-le-corps. Comme « la nuit des voyageurs », il est « un manteau de regrets argentés ».



Loin de la Jordanie, et néanmoins parlant également arabe, la poésie de Mohammed Bennis (né en 1948) s'épanouit depuis le Maroc. Sachant qu'il a eu le soin de traduire Yves Bonnefoy[II], l'on ne se s'étonnera de la finesse de sa voix, qu'à leur tour les traducteurs ont à cœur de restituer pour nous. Elle est *Fleuve entre des funérailles*, elle quitte la sérénité et « Une langue / par quoi j'ai pu accéder / aux mystères d'un sanglot dans l'invisible / par quoi j'ai accueilli / ce que la combustion de la couleur rend molle dans les organes ».

La poétique de Mohammed Bennis est à la fois élégiaque et cosmogonique. Un monde disparaît en ses funérailles perpétuelles, un monde coule comme un fleuve et l'écriture y est créatrice : « *A* jaillute au papillon une tache supplémentaire ». La dimension géographique et fondatrice y est prégnante, car ce « fleuve » y est « négroïde », « Chaldéen » et « Berbère », humanité sans nationalisme ni fermeture.

Entre vers libres et poèmes en prose, le navigateur du fleuve de la parole laisse libre cours à une déferlante d'images de la nature, associée à un « soleil de mythes ». Démiurge, Mohammed Bennis anime ses pages d'un soufflle intensément lyrique, mais aussi terriblement pathétique : « Un vent / façonne des embarcations / pour ceux qui cherchent le poème ». Sait-on cependant si, parmi « un amas de terreur », le poème peut servir de « guide » ? Car l'on peut trouver « dans chaque lettre de l'alphabet une clameur dont le plafond était fait de larmes ». Aussi, entre Nil et Euphrate, « l'encre des langues / console aux vaisseaux de mes doigts / la douleur de l'hémorragie ».…

Et si nous avons suif d'un autre recueil de Mohammed Bennis, voici 10s, qui est en français un quasi original, puisqu'il s'est tel traduit lui-même. Nous naviguons au plus près de l'excès de l'ivresse : « J'efface par ivresse des pages entières de sagesse ». Mais aussi de la qualité de l'inspiration. Car il n'est pas impossible que ce vin, « gisement de rubis », soit la métaphore de l'aimée et de la poésie : « trempe / mes membres / d'amour », réclame-t-il. Si ce fut, en rêvé rêve une « Andalousie » fantasmatique, n'a pas, nous semble-t-il, l'immensité et la subtilité du précédent recueil, l'un y découvre de belles brabes quand « la terre est branchage de sang / au gosier »....

Quittons les théâtres méditerranéen aux accents immémoriaux pour des conflus aux charrières d'une modernité insolente, celle de la Beat Generation américaine, et plus précisément, en son versant le moins soit pas connu, des femmes poètes de la *Beat Attitude*. Car au-delà des maîtres fondateurs que furent Allen Ginsberg et Jack Kerouac dans les années cinquante, ces dames ont sérraché leur liberté d'aigir et d'écrire : elles s'appellent Hanna de Vries, Hettie Jones, Janine Lervertov au Anne Waltman. L'errance du voyage, les musiques ardentes, l'attrait du bouddhisme et les drogues psychédéliques, voilà qui n'est pas un terrain de chasse exclusivement mâle, sans compter la revendication de l'avortement.

Il une anthologie publiée en Grand-Bretagne en 2018, il faut sans regret en oublier la première édition, tant celle-ci se voit incendiée avec l'inédit *The Love Book* et bien par les soins intransiment érotiques de Lenore Kandel. L'on devine que cette petite dizaine de pages fut condamnée à l'autodafé en 1966. Trouvant quelle belle énergie et ce que l'appela une « pornographie hardcore » : « Ta bite s'élève et palpite dans mes mains / une révélation / comme ce vécut Aphrodite ». Un tel amour est celui du « désir des anges irrésistible qui louent les étoiles », d'un « sang somptueux » enfin.

Cette poursuite de la liberté sexuelle est également le moteur d'Elise Cowen : « Je voulais une chatte de plaisir doré / plus pure que l'héroïne ». Femmes, elles chantent la « louange de mon mari» ou leurs « règles », comme Diane de Prima, mais aussi la difficulté de la condition féminine, par les mots d'Hettie Jones et Joanna Kyger. Cependant malgré l'éclatement des sensations, des choses vues et des idées en vers libres, cela reste tuyau nouvel pensique, et marqué au coin d'une saisie unique, prestement avec Mary Norbert Körte : « J'evisonnet de l'amour ». Aussi, nous sans ironie, Janine Pommy Vega dénonce la « tyrannie des poètes ressemblés ».

Plus récente et venue de la cité est, l'Américaine Karina Borowicz (née au milieu des années soixante) aime les intersaisons, celle des *Tentatives de septembre*. En vers libres non ponctués, c'est une poésie du regard, à l'affut des vies cachées, des détails et des signes, comme ce « tout petit globe d'eau qui brûle au bout de robinet ». Le poème inaugural examine avec soin et tendresse ces « plants de tomates en fin de vie », alors qu'en toute discrétion affleure une dimension métaphysique. Sans rien de broyant ni de grandiloquent, le verbe est toute délicatesse et tendresse envers les choses et les êtres, telles ces veuves de marins aux « trous d'argent ». La nature n'est pas chez elle un thème désuet, abeilles et bêtes participent du mystère de la vie, quand « nos semons en quête de l'impure / quel vestige de sacré ». Tout est précieux à la méditation, de « cercle de feu » sur la gaziniére, en passant par « le visage de pain » ou au scarabée, jusqu'aux outils, provocant l'interrogation : « Pensiére humaine / pourquoi avez-vous créé si loin ? » Par instants la poétesse glose à la Baüer du fantastique, avec une « chemise blanche [qui] va lentement / mourir de faim dans le placard noir / ayant cessé d'être nourrie/ par la chaleur de ses poignets ». Aussi l'on ne s'étonnera pas qu'elle rende hommage à Emily Dickinson[1] en visitant sa maison, mais également celle de Marina Tsvetaeva[2]. L'intuition est subtile, n'prétendant lors de l'Oligie et lorsqu'elle a peur « que le rouge parlait / qui fleurit quand je me souviens de toi n'ait perdu / la force d'apparaître au monde ». Parfois la poésie, si souvent discriptif, passe par une « liarde de chevaux au plateau et à l'ouest », venue de la grotte de Lascaux, pour confronter l'art de l'écriture à celui de la peinture.

Nous ne referrons ce bous recueil, si sensible, qu'à regret, pour le rouvrir...

Rouvrir avec le même célteur, Cheyne, qui est à la poésie un continent à lui seul, grâce à son bouillant catalane et ces livres bilingues soigneusement édités, pour traverser les continents jusqu'en Russie, où d'ailleurs Karina Borowicz a un temps résidé.

La vie brève de Boris Rýjí, né en 1974 dans l'Oural, s'y écoute que vingt-six ans. Voici une inédite anthologie, intitulée *La Neige couvrira mon nom*, de ce Rimbaud russe, qui connut une enfance néanmoins heureuse sous la chape de plomb du communisme, monde auquel il était adapté, et une jeunesse entrevoie au cours de laquelle sa ville de Sverdlovsk était sous la coupe de la mafia locale. Les années 1992-1994 de celui qui fut également champion de boxe junior semble préparer un destin tout autre tragique après la paradis perdu de l'enfance : « Lourde est ma dette envers la vie. / La mort seule est silence et génésiaque ». Le suicide a brisé l'espoir d'une nouvelle rescuelle. La nostalgie, la description d'un milieux ouvrier et de ses travailleurs, car « la Russie est un vieux cinéma », permettent d'éclairer un passé à réditer, là où « l'art avait la même tendresse ». En ce sens la mission du poète doit également se déployer : « Ils brûleront et la lutte panecuperon / les mots du poète transsatiatige, / l'oubliera la magie de Sverdlovsk/ et la cour d'école du quartier prolétaire. » Il n'en reste pas moins que ce serait réducteur de la qualifier de poète prolétarien, à la mode dénoite de l'idéologie soviétique. Cet héritier de Pouchkine sait que « quand meurent les fontaines / Il est d'usage de pleurer ». Lui qui se demandait : « Sur quel les pierres grise font elus silence ? », conserve cependant un art poétique : « La pensée, transfigurée en statue, est redevenu pensée ».

Il semblerait alors que selon le vœu de Novalis, *À la fin tout devient poésie*. C'est le titre qu'a choisi de donner l'éditeur à ces magnifiques manuscrits posthumes, venus des années 1799 et 1800. Ils vie éjaculatoire brève, de 1772 à 1801, fut cependant toute entière poétique, quoiqu'il fût également philosophe et minéralogiste, ce qu'il n'estimait en rien contradictoire. En fanal du romantisme allemand, il prétendait que « la mort est le principe romantisant de notre vie », et même « *mourir* joyeux » de cette tuberculose qui tua également la jeune Sophie qu'il aimait.

Ce recueil est constitué de fragments philosophiques, religieux, scientifiques et médiéaux, de notes pour la « fleur bleue » de son roman *Heinrich von Ofterdingen*, d'aphorismes et autres « sentences littéraires » ; comme celle-ci : « Un roman doit être poisie de part en part [comme si] s'éveillait en nous le sens juste du monde ». Or il y a pour Novalis, idéaliste invétéré, une « presse progressivement romantique - supérieurement changeante - merveilleuse tournures étranges - sauts brusques - entièrement dramatique ». L'art d'écrire n'a qu'une volonté qui vaille : « Il est parfaitement compréhensible qu'à la fin tout devienne poésie - Le monde ne devient-il pas en final dans ? » S'il n'est pas certain que tous croyions encore à l'une, croirons-nous en la poésie ?

Vivre en poésie tient cependant de la gageure. D'autant s'il s'agit d'être professeur en la matière, dénonce avec verdeur Dana Gioia, poète également, né en 1950, en jetant son pamphlet à la face de l'institution américaine ! *Que reste-t-il de la poésie ?* La question est rhétorique : autrement dit, rien. L'on est en 1991 aux États-Unis arrivé à une professionnalisation de la chose. Du point de vue de la sécurité précuniaire, l'enseigner à l'université et animer des ateliers d'écriture est certes un bien ; mais au mal si la presque séduisez devient le havre du consensus en termes d'esthétique. Dana Gioia dénonce une discipline qui est « l'apanage d'une esterie », car « plusieurs décennies de subventions publiques et privées ont créé un entre-soi littéraire ». Le vase-clos artistique à disparition de l'actualité poétique, le vers n'est plus que pelotement tryique et a presque disparu au profit de la prose. La poésie a « perdu son universalité », elle est « au rebut de la culture », au risque de voir mourir la littérature à la nation avec elle...

Que faire ? Dana Gioia propose quelques pistes : lors des soirées, les poètes devront lire les œuvres d'autres artistes, et les savrir à d'autres arts, n'inclure en des anthologies « que des poèmes qu'ils admirent vraiment », utiliser la radio, surtout, « quitter l'emcoeuse salle de classe » et « jeter au feu les conventions moribtires qui nous enserrent pour voir renaître de ses cendres la poésie éternelle, immortelle placée aux plumes d'encre ». S'il nous arrive avec trente ans de retard, ce bref et vigoureux pamphlet n'a rien perdu de son actualité, au contraire. Il est cependant plus criant que jamais, aux États-Unis, mais aussi en France, dans la mesure où le politiquement correct et la « cancel culture », soit l'élimination de tout propos non conforme à une doxa politique, autiracisto, féministe, gay, transgenre, décoloniale[3] et tutti quanti, arase la liberté d'expression, a fortiori, de l'imaginaire, poétique.

Thierry Guinhut

Une vie d'écrivain et de photographie

La partie sur *Trésor de la poésie indienne* a été publiée dans *Le Matricule des anges*, juin 2020,

Cette sur Anjuel Nasser, février 2021

[1] Voir : Yves Bonnefoy on la poésie de Jay

[2] Voir : Dernière fin' amoureux d'Emily Dickinson ?

[3] Voir : Marina Tsvetaeva et Ariadna Efron

[4] Voir : Métamorphoses du colonialisme

Emmanis Nisrt, Deus-Sèvres. Thierry Guinhut